

1

DE L'ENFANCE A MARTIGNE-FERCHAUD, ILLE-ET-VILAINE (1938-1948)

I was born in Sussex.

Charles Dickens. *Oliver Twist.*

Mon Dieu, ramenez-moi dans ma tendre enfance...

Pierre Mac Orlan.

Le bourg s'étale sur la rive sud escarpée de l'étang du Semnon. La maison de mes parents, Le Vieux Pavé, est un grand parallépipède rectangle en pierre sur deux niveaux. Devant, un perron, une pelouse avec des buissons de rhododendrons. Derrière, le grand jardin potager masque la campagne sans autre limite que les murets et les talus de terre argileuse, maintenus en hauteur par des troncs d'arbres ébranchés – les ragosses stabilisantes – qui séparent le champ à Poublanc du champ à Havard, du champ des autres... tous drainés par des pommiers à cidre sous lesquels les vaches fuient le soleil ou la pluie, jusqu'à la ceinture de la forêt d'Araize.

Devant la maison, il y a le champ de foire où le dimanche s'agglomèrent les voitures à chevaux des paysans qui vont à la grand-messe et font leurs commerces et où parfois stationnent des romanichels. Martigné-Ferchaud⁵ est une ville ouverte. Juste à côté, l'école des Frères des Écoles Chrétiennes, dits de Saint- Jean-Baptiste-de-la-Salle ou Quatre-Bras, close par un grand mur qui laisse s'échapper les cris des enfants à la récréation et dont le mystère intérieur ne me sera dévoilé qu'après mes six ans. Pour l'heure, c'est l'armée allemande qui l'occupe.

Tout cela est sur le plateau toujours éventé, tronquant la vallée étagée sur trois niveaux. Abruptes et pentues, les rues descendent ou montent vers l'église à mi-pente dont le parvis donne sur une place rectangulaire et plate. Partout dans les environs, les églises sont modestes, avec un seul clocher pointu couvert d'ardoises moussues. Je n'ai jamais essayé de savoir pourquoi les Martignolais du dix-neuvième siècle ont voulu une cathédrale à deux tours carrées, visibles à des kilomètres depuis la route de Vitré... Orgueil de la dernière ville du Sud-Est de l'Ille-et-Vilaine, limitrophe de la Mayenne, du Maine-et-Loire et de la Loire que l'on appelait encore Inférieure?



Sur ces Marches de Bretagne, l'on ne parlait pas le breton, mais un patois français « gallo » où régnait le passé simple pour la relation des faits anciens, juste à l'est de la ligne nord-sud qui séparait encore le *e* de *R'tie'*, maison-mère du beurre et du camembert Bridel, du *é* de Martigné, patrie du lait Bridel, où l'on prononce Retiers⁶ comme ça s'écrit. Tout dans cette cathédrale se lit, se dit et se chante en latin. Envolées de Gloria in excelsis deo, de Tantum ergo, de Credo in unum deum, de Salutaris hostia... poussées à pleins poumons, dans des débauches d'encens, d'habits religieux multicolores, de bruits de bedeau...

Plus bas, sur une autre place plate, la mairie, concession à l'ordre républicain. À gauche en descendant, tous les commerces le long de la rue principale, la rue de Châteaubriant à laquelle fait suite la Grand-Rue, comme partout la plus étroite. Chez le boulanger, on a sa coche en bois de noisetier, pour qu'il soit bien compris qu'ici on paye le pain de six livres à terme. Tout en bas, déjà loin du bourg et bien après le passage à niveau, la

Forge et le barrage du Semnon, autrefois le siège d'une petite industrie métallurgique, maintenant celui de la Minoterie Brochet. Dans son virage à angle droit, périt toute l'équipe de football de la ville de Corps-Nuds, rentrant chez elle fin saoule après un tournoi de la Toussaint 1948.

Au-delà, des fermes, des champs, des chemins boueux, des routes à nu sur le roc ou les cailloux pointus. Le roi-cheval, percheron ferré, y sème ses clous qui font crever les pneus, et son crottin qui donne le tétanos. Les vents du sud-ouest apportent la pluie qui remplit les puits et propage la typhoïde après avoir rincé les étables. On a peur de la diphtérie qui donne le croup, on souffre des *rhumatisses* qui bloquent les hanches à cinquante ans, de la tuberculose qui allonge au sana pour longtemps. Et l'on boit, comme de Brest à Laval, du cidre dur qui vous fait baisser culotte trois fois dans la journée, et de la goutte dans le café d'orge et de chicorée qui donnent le courage de se lever tôt et de se coucher quand on ne peut plus rien faire, que le soleil s'est couché et que l'on n'a plus que la lampe à carbure ou à pétrole pour lire l'Almanach du Pèlerin. Poussée la porte de l'école jusqu'au certif⁷, il n'y a plus guère de bras à la ferme et s'ouvrent celles du fonctionnariat ou de l'usine et du départ à la ville, à l'armée, au séminaire.

Dans ce monde-là, âpre et dur à la Hector Malot, débarquent mon père et ma mère en 1937. Ils se sont connus à l'hôpital militaire de Sarrebourg, œuvrant pour le même régiment de Tirailleurs Algériens. Lui, Jean, pour sa femme, Jean Paul, pour sa mère, est ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS⁷, le seul de la région et le seul à prendre vingt francs par consultation.



Elle, Marie-Magdeleine, est infirmière militaire formée à l'école de la Croix-Rouge de Toulouse, parce que ça se fait quand on est native du Marais Vendéen et que l'on n'attend rien de son Challans pour assouvir ses ambitions de princesse laïque. Il est d'emblée séduit par son autorité, sa jolie silhouette élégante plantée sur des jambes de mannequin aux chevilles fines et son regard vert qui peut passer du tendre au dur en un instant quand il faut s'imposer dans l'infirmierie où il a débarqué comme médecin-adjutant.



Ils sont venus à Martigné-Ferchaud, parce qu'il faut bien s'installer quelque part quand on est désargenté, que l'on ne veut pas s'associer à son père médecin au Perreux-sur-Marne, et que l'on n'a pas les moyens d'acheter une clientèle. Aussi parce que ma mère a une amie d'enfance, Antoinette, mariée avec Gaston Cordier, un jeune chirurgien des hôpitaux plein d'avenir mandarinal; celui-ci a un ami d'internat, Abel Pellé, lui déjà mandarin rennais, qui connaît un lieu où l'on peut créer, vu l'âge avancé des deux confrères alentour, en passe de bientôt se retirer.



L'avenir était prometteur, le présent, lui, hasardeux. La guerre s'annonçait.

Je naîtrai avec l'Anschluss et la mobilisation de 1938, mon frère Thierry-Luc juste avant celle de septembre 1939.



Ma mère était tout, sauf frivole, mais elle aimait les plaisirs de la vie. Toute notre enfance sera bercée par sa nostalgie de l'avant-guerre. Avant la guerre, on buvait du vrai café, on fumait de vraies gauloises bleues ou des Craven « A », on mangeait du vrai chocolat. Ma mémoire personnelle remonte jusqu'à 1941. Mon père, médecin-lieutenant, est revenu en juillet 1940, Mers El-Kébir l'ayant dissuadé de rejoindre de Gaulle à Londres, une fois démobilisé à Toulouse avec la croix de guerre et démoralisé par la déroute⁸. Le pays a été envahi par l'armée allemande, le gros de la troupe occupe l'école des Frères.





Le premier étage de la maison a été réquisitionné pour loger une demi-douzaine de gradés. Officiers et ordonnances se sont installés dans la chambre de mes parents que, très corrects et pour ne pas les importuner, ils atteignent par la fenêtre du balcon extérieur à l'aide d'une échelle. Je revois, assis dans un fauteuil en osier, notre grand ami et son uniforme feldgrau, que nous avons surnommé « Coco », avec qui nous déchiffrons les livres pour enfants qui abondent chez mes parents. Le plus grand champ attenant a été creusé de grandes tranchées pour y parquer les camions et les chars de l'unité allemande, camouflés par les chênes et des branchages.



Des réfugiés venant principalement des Flandres s'installent dans le bourg, les blonds van den Buck, les bruns Manier qui seront nos camarades de jeu sur la route de Pouancé. Mon père n'a pas reçu de bons d'essence. Il achètera une bicyclette à un curé belge qui fuyait vers l'Armorique. Vélo pesant un âne mort, sans dérailleur, dont le frein situé dans le moyeu de la roue arrière ne s'actionnait que sous l'effet du poids du corps appuyé debout sur la pédale droite. Il va rouler dans cette campagne venteuse et boueuse pendant des mois, sans quitter ses culottes de cheval et ses bottes militaires, tel Pierre Fresnay dans la Grande Illusion. « *Ah! Docteur! On vous aurait ben appelé, mais pensez, avec vot'velo...* ». Au moins, à la campagne, ne risquait-on pas de mourir de faim. Il y avait les légumes du

potager, dont des topines⁹ et des rutabagas, les poulets et les lapins de la reconnaissance en guise de paiements à l'acte, et le pain de ménage. Ah ce pain! Les paysans s'étaient remis à boulanger à la ferme et ils faisaient d'énormes pains ronds, parfaitement blancs, la croûte épaisse enfarinée, enroulés dans un torchon et planqués dans la mée, coffre rectangulaire à couvercle s'ouvrant vers le haut. Mon frère et moi allions chercher à la ferme de la Terroitière, avec un grand sac noir à deux anses, la miche plus lourde que nous, recouverte pour qu'on ne se fasse pas pincer par le champêtre unijambiste, dit Patte-de-bois, qui... « *Chut! Y fraye avec les Boches!* »... Et de se faire des rôties à la braise du feu de cheminée qui lui aussi ne coûtait rien.

Martigné-Ferchaud est un bourg de la vallée du Semnon avec un étang de barrage. Très tôt, mon frère et moi aurons le désir de pays accidentés avec des plans d'eau.



La guerre me parut douce-amère en ces années-là. Je n'ai gardé qu'un soupçon de souvenirs des voyages à travers la France Occupée en voiture ou en train; j'étais trop petit pour mémoriser en entier celui que nous avons fait en famille jusqu'au Perreux pour le mariage de la plus jeune sœur de papa, Françoise, qui épousait le futur dermatologue d'Amiens, Xavier Carton. Mes parents en profitèrent pour se faire tirer le portrait chez Harcourt.



En octobre 1943, sonna l'heure bénie de l'entrée à l'école primaire. J'appris à lire dans la sacristie de l'église où l'instituteur Pierre Legavre, dont mon père avait guéri la tuberculose pulmonaire, enseignait quatre classes en même temps. J'ai le souvenir furtif d'un syllabaire du dix-neuvième siècle. On écrivait à la plume sergent-major trempée dans l'encre violette. Enfant précoce, j'avais toujours très vite appris. Là, j'appris bien. Il le fallait car le temps se gâtait. L'armée allemande devenait nerveuse.

Les bombardements des quelques objectifs militaires du secteur, principalement les passages à niveau, se faisaient parfois entendre jusque chez nous.¹⁰ Mon père, qui avait troqué son vélo pour une motocyclette Terrot, puis la Peugeot 201 de mon grand-père ou la B14 de mon oncle Paul, se faisait de plus en plus souvent mitrailler par les Spitfires anglais. André-Jacques, son frère benjamin, s'était enfui de Berlin où il avait été expédié au STO, le service du travail obligatoire. Réfugié chez mes parents, il s'arrimait au fixe-au-toit de la nouvelle « traction » 11 légère Citroën à gazogène, harnaché comme un aviateur, les jumelles en action tous azimuts. Dès qu'il détectait un avion de chasse, bientôt des bombardiers double-queues, il tapait sur la carrosserie pour que mon père s'arrête immédiatement et qu'ils plongent ensemble dans le fossé. Au étudia étudiant étudiantntétudier enr jour du printemps 1944, ma mère avait mis au monde ma sœur Dominique et la guerre en Bretagne s'intensifiait; mes parents décidèrent de louer une ferme à la lisière de la forêt de la Guerche-de-Bretagne, la Guérisvais, pour nous protéger des

bombardements. Une partie de ma famille vint nous rejoindre et ce furent de belles vacances à la campagne à la saison des foins. Un après-midi, l'aviation alliée détruisit le dépôt d'essence allemand, planté au centre de la forêt. Notre ferme, épargnée grâce à la précision des pointeurs, n'était plus un abri sûr. Je garde en mémoire la scène cocasse des deux femmes de la ferme voisine terrorisées, priant dans la position de la prière mahométane, les têtes enfoncées sous le lit trop près du sol, cependant que la belle lampe suspendue en cuivre gisait sur la table, les débris de verre de son abat-jour piqués épars dans une grosse motte de beurre¹¹.

Nous réintégrâmes «Le Vieux Pavé», cependant que l'armée allemande commençait à décamper. Coco avait disparu. Chars et camions roulaient à toute vitesse sans s'arrêter devant l'école des Frères. Toute l'armée de Rommel se repliait vers l'Est et défila pendant trois jours. Puis, l'étoile blanche remplaça le svastika sur les véhicules kaki. Le 4 août 1944, mon cousin Jean-Pierre Magneron courut du portail au perron de la maison en criant hors d'haleine «*C'est les Américains!* ». Je courus en sens inverse pour voir une Jeep occupée par quatre GIs volumineux et hilares dont l'un, énorme, chiquait et expédia sur la route un énorme crachat violâtre. Ils nous donnèrent les dahlias qu'ils avaient reçus dans le village précédent et... du chewing-gum!



Chewing-gum et cigarettes furent l'objet de distributions à la jeunesse qui s'agglutinait autour des chars et des GMC, filles et gars, tous surexcités jusque tard le soir. Nous vivrons des mois sur ces denrées-là. Ma mère eut droit à du vrai café en poudre et des bananes séchées pour nous qui ne savions pas encore ce qu'était une orange. Le temps béni de l'après-guerre allait commencer et, quand mon père revint de sa troisième mobilisation,

l'on se remet à se promener et jouer de l'existence, la liberté seulement bridée par les tickets pour J1 et J2, que je collais sur le cahier de l'épicière Roulleau.

En octobre 1944, l'école des Frères rouvrit officiellement ses portes dans son propre immeuble, avec sa cour de récréation et son haut mur de pierre. Fabuleuse école dont l'ambition était de mener ses meilleurs enfants au certificat d'études, parfois jusqu'au brevet élémentaire. Pierre Legavre qui s'était engagé dans les Forces Françaises Libres à temps pour participer à la bataille des Ardennes quitta le métier d'instituteur pour se lancer dans le syndicalisme à la CFTC. Mademoiselle Rabaud, Frère Jean, Frère Valais, Frère Cormerai, vous m'avez nourri du meilleur du dix-neuvième siècle: grammaire, histoire, géographie, arithmétique, j'avalais tout. Le catéchisme provenait des éditions Mame, on écrivait chaque jour JMJ, Jésus-Marie-Joseph sur nos cahiers, mais vous nous faisiez chanter la Marseillaise et le Chant du Départ, alors que je ne me souviens pas que nous ayons dû chanter «*Maréchal, nous voilà*¹²». Les fils du docteur étaient intouchables. Les punitions étaient aussi rares que douces. Les brimades, les coups de pieds en vache, les larcins, je ne les apprendrai pas chez vous.



Avec la fin de la guerre, tout ce que racontaient mes parents sur notre famille paternelle prit figure humaine. Un jour, la micheline jusqu'à Rennes, puis le train à vapeur nous conduisirent à Montparnasse, le métro jusqu'à la Porte de Vincennes, puis le 120 pour le Perreux-sur-Marne pour aller visiter mes grands-parents paternels. Il fallait bien dix heures de voyage, mais on allait déjeuner au wagon-restaurant et l'on changeait au Mans la machine à vapeur pour la locomotive électrique. Certains autobus parisiens avaient encore des toits blancs boursouflés par les réservoirs de gaz. La famille paternelle avait son berceau à Poitiers; je m'enorgueillis d'appartenir à la première génération des Beurs, celle que Charles Martel arrêta en 732, mais qui mit des siècles à retourner au-delà des Pyrénées malgré Charlemagne, quand elle ne s'installa pas définitivement dans la moitié sud de la France. Mon grand-père Moreau ressemblait au docteur Sid Cara, figure de l'Algérie Française et du Comité de Salut Public en 1958, dont la fille sera ministre de De Gaulle. Mon père avait toujours beaucoup de succès quand il se déguisait en grand vizir¹³.



Mon frère, très mat de peau, eut beaucoup de mal, un jour de guerre d'Algérie, à persuader un étudiant sympathisant du FLN que son ascendance s'était francisée depuis plus d'un millénaire. Mon oncle André-Jacques avait tout d'un guerrier tunisien dont j'avais vu l'image sur un catalogue de l'Exposition Coloniale de 1937.

Il me faudra du temps pour reconstituer tout mon arbre généalogique. Il y figure le baron d'Empire Mathieu de Mauvières, qui avait acheté le beau château de Mauvières, autrefois propriété de Cyrano de Bergerac, avec l'argent de la pension dont Napoléon I'avait gratifié pour qu'il élève dans la vallée de Chevreuse le jeune comte Léon, le fils bâtard qu'il avait eu d'une maîtresse impériale reconnu avant son exil. Il y a aussi le baron

Tharreau, un fidèle général de l'Empereur, blessé mortellement à la bataille de la Moskova, dont le nom est gravé au haut du pilier Est de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. L'un de mes arrière-grands-pères né sous Louis-Philippe, le médecin-général J-B Edouard Mathieu, très lié au Baron Larrey, fut Professeur Agrégé de chirurgie et Directeur du Val de Grâce sous la Troisième République, après une vie hautement aventureuse commencée en Algérie. Il participa à nombre d'évènements historiques du dix-neuvième siècle. À la fin de la campagne d'Italie qu'il passa avec les Zouaves Pontificaux, le pape Pie IX l'honorera du privilège de léguer aux cinq générations qu'il engendrera une dispense de faire maigre le vendredi. Il sera là, héroïque, durant la charge des Cuirassés de Reichshoffen, puis au Val-de-Grâce pendant la Commune de Paris. Sous Mac-Mahon, il soigna à Orléansville, capitale de la Mitidja entre Alger et Oran. Sous Léon Gambetta et Jules Ferry, il alla se faire décorer du Grand Ordre du Nicham Niftikar par le Bey de Tunis après avoir organisé le service de santé du nouveau Protectorat, non sans avoir aussi effectué ce même travail dans le Constantinois. Nous sommes depuis protégés par la baraka transmise de père en fils pour sept générations, les Mahométans étant plus préoccupés de nourritures spirituelles que les Papistes.

Autant ma famille paternelle me semblait avoir aimé l'aventure, autant celle de ma mère était rivée au Marais vendéen. Nous avons fait sa connaissance en 1944, au cours d'un voyage resté dans nos mémoires par la dangereuse traversée de Nantes, un tremblement d'effroi en contournant le château de Gilles de Rais - pour nous Barbe-Bleue - à Machecoul, et le bombardement du passage à niveau de Nord-sur-Erdre, au retour quelques secondes après l'avoir franchi. Je n'aurai vu que cette fois-là mon grand-père Chabiron, négociant en bois et forêts qui ruina son ménage au jeu, aux courses de chevaux et au bordel avant de mourir d'un cancer de la vessie. J'ai adoré ma grand-mère née Tesson, maîtresse femme intelligente, autodidacte cultivée, indifférente au qu'en-dira-t-on, farouchement indépendante et indomptable. Elle avait dû faire face très tôt aux inconséquences de son mari qu'elle avait épousée trop jeune. Elle fut une remarquable photographe avant devenir éleveuse. Spécialiste des chiens

saint-bernard et des bouviers des Flandres, elle se reconvertit dans le canard, les poules et les chèvres. Aller la voir à Challans était un enchantement. Il n'y eut l'électricité qu'en 1952, le téléphone qu'en 1957. Je n'ai jamais mangé d'aussi bons fruits de mer que chez elle. J'adorais les pinions, petits coquillages de couleur marron clair, exclusivité de la plage de Saint-Jean-de-Monts que l'on allait récolter à la raclette à marée basse et qu'elle cuisinait avec une soupe au lait et à la mie de pain. Elle vivait dans un optimisme permanent malgré des pénuries d'argent qui s'aggravaient avec les épidémies de pullorose des volailles et de brucellose caprine. Elle avait toujours eu horreur de voyager. Elle mourra à plus de quatre-vingts ans, sans avoir connu d'autres villes que Lourdes - toute sa vie et toutes orientations philosophico-religieuses confondues, elle vouera à la Vierge-Marie du Maloir une dévotion de chaque instant par grande statue interposée face à la fenêtre de son bureau - Saint-Jean-de-Monts, Bretignolles et Martigné-Ferchaud, quand elle viendra y récupérer sa fille aînée en 1945.



À la fin du printemps 1945, l'Allemagne vaincue, Berlin libéré par les Soviétiques et Hitler suicidé, prisonniers de guerre et déportés revinrent en France. Un matin, ma mère nous fit monter à l'étage, mon frère et moi, pour nous présenter à ma tante Guite, sa sœur aînée, réchappée du camp de concentration de Ravensbrück, en Prusse Occidentale, près de la Pologne. Faut-il décrire le squelette décharné qui nous sourit comme la momie de Rascar Kapak? Ma tante fut pharmacienne à Verdélais dont tout le monde sait, depuis la Bicyclette bleue, la proximité d'avec la ligne de démarcation, à l'ombre de Malagar, le fief des Mauriac. Elle cacha des résistantes, assura leurs fuites vers l'Espagne, et finit par se faire prendre,

Elle revint d'un calvaire atroce pour en suivre un autre: une sclérose en plaque qui en fit une quadriplégique. Elle, comme sa mère, ne nous tinrent jamais rigueur de ne pas partager leur germanophobie irrédentiste.



Ma mère était très belle et le resta jusqu'à ses derniers jours. Elle gardait un souvenir acido-amer de son éducation rigide entreprise dès l'âge de quatre ans au pensionnat des Sœurs de Luçon, dirigé par sa tante. Elle y cassait la glace de l'eau de son bain l'hiver, car elle était dès l'enfance d'une propreté de chatte. Autodidacte comme sa mère, grande admiratrice de Colette, version Jouvenel plutôt que Willy, elle jouait la princesse avec talent, assoiffée d'égards, disait mon père en adoration permanente devant elle. Nous, père et enfants, voisins et clients, connaissions tous les registres de sa voix de soprano puissante et claire, pouvant passer des chants les plus doucement mélodieux aux colères les plus terrifiantes.

Ma mère était très fière de son cousinage direct avec Jacqueline « Linette »

Douet, femme Auriol, bru du premier Président de la Quatrième République, que ses exploits aéronautiques rendirent tôt célèbre à l'orée de mes dix ans, mais que jamais nous ne rencontrerons. Elle adorait sa cousine Charlette, toujours très proche et marraine de ma sœur Dominique; elle avait épousé l'impressionnant Ivan Labry, un ancien des Brigades Internationales pendant la guerre civile espagnole, qui parlait le russe ; cet homme proche d'Antoine Pinay assurait que le salut de l'économie française d'après-guerre résulterait de la ruine programmée de quarante mille petits commerces; passionné de courses automobiles il participa à un Rallye de Monte-Carlo sur une Delahaye à moitié peinte; il deviendra plus tard un directeur de Simca; il nous affirmera alors préférer de loin négocier avec la CGT qu'avec la CFDT, question de respect de l'outil de production. Nous les aimions beaucoup, comme nous aimions la tante Blanche, une intense brune à l'espagnole, à la voix de basse au parler fort qui nous offrait des liqueurs douces quand nous allions la voir à Challans. Avant de se marier, ma mère avait vécu un temps chez Gaston et Antoinette Cordier dans leur magnifique appartement du square de l'Alboni, qui donnait sur le front de Seine. Ils lui firent partager leurs prérogatives, notamment celle de participer déguisée en Tyrolienne à un bal de l'Internat, dont elle nous parlera avec un certain humour. Antoinette sera ma marraine. Nous irons la visiter à l'époque où il y avait encore des rationnements sévères à Paris: elle nous avait fait une tarte à la pomme de terre, ce qui, avec le pain de maïs jaune et compact, faisait traîner l'estomac par terre. Mon frère et moi passerons des heures à regarder, fascinés et penchés sur le balcon, les rames de métro passer et repasser sur le Pont de Bir-Hakeim, la voiture rouge des premières au milieu des voitures vertes de seconde classe.

La fin de la guerre apporta le Paradis Terrestre. Parents, enfants, les jardiniers Leuleu et Gnégnee Gauthier et leurs enfants Auguste et Thérèse, les deux bonnes Gilberte et Yvonne, chargées d'assister ma mère dans l'élevage de ses deux filles – Catherine était née en août 1946 - vivions ensemble au Vieux Pavé, en autarcie sentimentale dans un bonheur familial complet. Yvonne, une ancienne pottique, sera plus tard la standardiste de la Compagnie d'Emmaüs fondée par l'abbé Pierre, en face

de la Faculté de Médecine des Saints-Pères. Bien sûr il y eut quelques orages, mais quelques jours avant sa mort, mon père me confiera: « *J'ai eu ce que je voulais. J'ai vécu avec la femme que je voulais. J'ai eu les enfants que je voulais. J'ai exercé la médecine que je voulais...* ». Il savait tout. Étudiant en médecine, jamais je ne réussis à l'embarrasser avec une question tirée de mes cours. Il gagna immédiatement la réputation d'être un excellent médecin. Il adorait ses patients au point qu'ils pouvaient lui dicter leur loi esclavagiste.



Catherine et Dominique - Fovestir



Dominique - Jean-François - Catherine - Dr Moreau - Thierry

Les consultations commençaient à huit heures du matin et se prolongeaient bien après l'heure du déjeuner, toujours pris à la hâte. Seul, j'avais pu être baptisé peu de temps après ma naissance. Mon parrain, un cousin, le docteur Antoine Roux, avait remplacé mon père avant de s'installer à Cenon, à côté de Bordeaux. Ma marraine, Antoinette, et Gaston Cordier s'étaient déplacés pour la circonstance. Durant toute la durée de la guerre voire bien après, nous rêverons avec ma mère du mythique canard à l'orange qui fut servi aux convives dans le réputé restaurant Huë de Rennes. Mon frère Thierry fut ondoyé, pour cause de déclaration de guerre

survenue trop tôt après sa mise au monde. Mes parents offriront après la Libération, en 1947, le baptême simultané de mon frère et de mes deux sœurs, occasion d'une peu banale fête de famille réunissant nombre d'amis, dont Abel Charbonnel, un neurologue de Nantes, parrain de Thierry, et René Maheu¹⁴, le parrain de Catherine, un compagnon de guerre de mon père; ils s'étaient connus à la Routière N°6 et avaient fait retraite, en même temps que les Français civils l'exode de 40, ensemble jusqu'à Toulouse; Maheu — prononcez à l'anglaise, Mahiou, parce qu'il avait étudié la dentisterie aux USA — opta pour la Résistance dans laquelle il se conduisit héroïquement, et fut honoré plus tard par la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur. On servit du champagne rosé à cette occasion qui se termina pour moi par une claque mémorable sur la cuisse pour cause de cassage de miroir.

Mon père ne se mettait jamais en colère et ne levait jamais la main sur nous; sans pour autant perdre de sa beauté et de son élégance, ma mère avait les rênes de l'autorité par délégation permanente sinon par défaut. Elle nous aimait énormément, elle nous châtia parfois fermement mais à bon escient, sans brutalité et pour notre plus grand bien.

Les visites médicales à domicile, maintenant effectuées en Citroën 11 légère à essence – car avec la paix était venu le temps de l'aisance – faisaient l'objet de périples savamment élaborés, pour éviter les récurrences. Sa clientèle s'étendait dans un cercle d'une quinzaine de kilomètres de rayon. L'accompagner était pour ses enfants un bonheur de chaque jeudi, alors jour de congé scolaire hebdomadaire. Poussière, ornières, crevaisons, démarrages à la manivelle, embourbements, chutes dans la gadoue glaiseuse... tout en faisait un rallye-surprise à chaque fois renouvelé, souvent perturbé par des urgences inopinées, rarement bénignes chez ces paysans durs au mal. L'arrivée de la voiture dans la cour de ferme déclenchait le hurlement des chiens, rarement attachés, sur lesquels il fallait arriver droit pour les croiser sans marquer d'arrêt ni agressivité. La porte à deux battants horizontaux s'ouvrait sur la grande pièce unique. De

droite à gauche, la cheminée, la grande table, les lits surélevés, la porte sur un appentis. Sur le mur de la pièce face à l'entrée, l'horloge comtoise marquée du sigle de Brunet, Horloger à Martigné-Ferchaud, une ou deux armoires à double battants en merisier, un buffet pour la vaisselle, la mée, des objets divers au-dessus avec quelques photographies de la famille et des militaires, un crucifix, un bénitier pour le rameau pascal, une bassinoire, des lampes à pétrole, le calendrier des postes... Le malade était couché dans le haut lit, couvert comme un oignon de plusieurs couches de vêtements et de sous-vêtements, à hauteur de la main qui palpait et de l'oreille du père qui auscultait à la serviette. La seringue en verre sortie de sa boîte métallique chauffait dans la casserole remplie d'eau du puits, apportée par brocs de fer émaillé. La peau était désinfectée à l'alcool de pomme, le même qui corsait le café. Mon père était un buveur d'eau exclusif reconnu et admis. Il n'eut jamais de mal à faire comprendre à ses clients que la visite ne se terminerait pas par le café arrosé, du coup, plus tard, moi non plus. Une fois assis sur une chaise empaillée, sur un coin de la grande table, l'ordonnance s'écrivait à l'encre bleue Waterman d'un stylo à cartouche, d'une écriture nerveuse aux lettres droites toujours lisibles, cependant que l'on bavardait cinq minutes. On ne payait pas. On attendait la note d'honoraires que l'on réglerait quand on pourrait, une fois par an en principe et au mieux. Ma mère tenait les comptes sur des fichiers Kalamazoo, en codant les actes selon la nomenclature de l'assurance sociale obligatoire pour les salariés depuis la Libération. L'aisance était venu, mais pas l'opulence. On comptait sur les doigts des deux mains, en un an, le nombre de nuits que mon père passait intégralement dans son lit. Indiscutablement, il avait LA vocation voire la mystique de la médecine générale. On pouvait en user et en abuser et l'on ne s'en privait pas, pour la plus grande fierté de ses quatre enfants.

Dès le printemps, l'année 1947 s'annonçait torride. Les vipères proliféraient et mon père en écrasait au moins une par jour sur les chemins vicinaux, plusieurs même ce jour-là où le pressentiment d'un drame l'habita durant son parcours dans la campagne. Ma sœur Dominique se fit mordre par l'une d'elles, enroulée autour d'une tige de bouton d'or qu'elle

voulut cueillir. Elle revint de la promenade somnolente dans la voiture d'enfant, le teint livide, la main quintuplée de volume par un très vilain œdème. Elle resta pendant deux jours entre la vie et la mort. Mon père la soigna avec compétence puisqu'elle guérit sans qu'il fut jamais question d'une hospitalisation à Rennes. La phobie des serpents nous habitera longtemps et la lecture de « La Vouivre » de Marcel Aymé me fascinera autant qu'elle me révoltera. Mon père ne laissa jamais à personne le soin de traiter sa famille et ses amis les plus intimes, sauf recours aux spécialistes obligés. Il était définitivement notre héros.

Ma mère avait été une excellente infirmière, mais elle avait clairement signifié à tous que, mariée, elle entendait bien ne plus jamais remettre la main à la pâte. Elle tint parole et nul ne tenta de la forcer. Par contre, en 1945, elle fut sollicitée d'entrer dans le conseil municipal, maintenant ouvert aux femmes par les ordonnances de De Gaulle leur donnant le droit de vote; bientôt adjointe au maire et chargée du Comité des Fêtes, sans autre ambition, elle le restera une bonne vingtaine d'années, autre raison de fierté de ses enfants. Comme sa mère et mon père, elle aimait écrire et passait une partie de la journée à correspondre avec sa famille et ses amis. Elle aimait lire aussi et nous ne manquerons jamais de livres, magazines, journaux de tous poils; on en trouvait partout, jusque dans les toilettes qui étaient le cabinet de lecture de mon père, le seul endroit où il pouvait jouir de quelques minutes de tranquillité diurne, se plaisait-il à dire.

J'ai eu une boulimie de lecture durant toute ma jeunesse. Mes parents m'avaient nourri dès le berceau avec des livres en chiffon illustrant l'alphabet romain brodé. Tout ce qui était imprimé m'était bon et jamais mes parents ne me censurèrent. J'ai pu lire tous les romans de la bibliothèque, même les plus lestes, à vrai dire le plus souvent sans les comprendre! Mais aussi les journaux des bonnes «Intimité» et «Nous Deux», les bandes dessinées que ma mère aimait à condition qu'elles soient exemptes de vulgarité, «Paris Match», «Elle», «Noir& Blanc», «Plaisir de France», «Ridendo», le plus gros tirage de la presse médicale au

sens le plus étendu du terme, bien avant «Le Concours Médical», «Cœur Vaillant», «la Vie Catholique illustrée». Je lisais «But-et-Club» et «Miroir-Sprint» chez le coiffeur, «Fripounet et Marysette» et «Le Pèlerin» chez les Gauthier, «Rustica» chez ma grand-mère, «Le Hérisson» et «Ici-Paris», chez Jacques Brochet, un supporteur comme moi du prince Bira, un pilote automobile hindou qui courait sur Alfa-Romeo, à l'époque de Fangio. Jacques venait d'épouser Claude, une époustouflante Angevine, une bachelière sculpturale qui ressemblait - physiquement seulement - à Ava Gardner et sera la grande confidente de ma jeunesse. Je me délectais de «La Semaine de Suzette» chez mademoiselle Roulleau qui nous apprit la belote et la manille coincée, et même de «La Vie du Rail» que recevait mon père, médecin de la SNCF; j'entends encore dans mes oreilles les quolibets de mes amis de la Faculté quand je leur vantais la rare qualité du travail de Vincenot, ignoré jusqu'à ses apparitions chez Bernard Pivot. Il y avait les Bibliothèques Rose, Verte, Rouge-et-Or..., exhaustivement lues et relues et, pour connaître le monde, livres de géographie de la classe des grands, dictionnaires et les Contes et Légendes, très tôt aussi Prélude Charnel, le plus beau livre d'initiation à la sexualité mêlant l'amour physique et l'amour courtois. «Ouest-France» pour le quotidien, Lariflette et les résultats du Stade Rennais où brillait Grumellon, un des avant-centres du onze de France d'après-guerre.

J'ai été initié très jeune à la prééminence du haut de gamme sur les gadgets. Pour la Noël 1948, nous recevons un combiné Pathé-Marconi, avec un pick-up intégré.



Quand ma mère ne lisait pas, elle écoutait la radio, tout en tricotant. Pianiste dans sa jeunesse, elle ne jouait plus d'instrument, mais ne

manquait jamais un concert radiodiffusé. Elle aimait les chansons par-dessus tout. Nous avons poussé avec Théodore Botrel, Edith Piaf, Yves Montand, André Claveau, les Frères Jacques et les Quatre Barbus, Paul Péri, Jacqueline François qu'adorait mon père, Patachou et combien d'autres avant qu'elle ne nous initie à Léo Ferré, Georges Brassens, Jacques Douai, Stéphane Goldman, Cora Vaucaire, Juliette Gréco, Félix Leclerc et tous ceux qui passeront à «Rendez-vous à cinq heures» jusqu'à sa disparition.

Je grandissais bien plus vite en sagesse qu'en taille; je restais inexorablement chétif. Le squelette promettait d'être solide, mais les muscles ne sortaient pas. Au printemps 45, j'éprouvai les rigueurs de ma première maladie grave, une rougeole « rentrée » qui sera aussi ma première plainte : *«Maman, je suis fatigué. Est-ce que je pourrai quand même être angelot à la procession de la Fête-Dieu?»*. Cet événement essentiel de la très catholique Bretagne ne survivra pas à la multiplication de l'automobile qui finira par massacrer, sous mes yeux, les magnifiques décorations des rues avec de la sciure de bois multicolore, et toutes les fleurs du printemps ornant les chars auxquels on pensait des mois auparavant. Les paysans, si frustes fussent-ils, avaient le sens du beau, le respectait, et le cultivait lors de très rares événements festifs, dans lesquels ils se donnaient entièrement. Le nettoyage annuel de Pâques était un moment de fête domestique qui, dans l'odeur prégnante de cire, faisait briller les armoires et buffets en merisier comme les yeux.

Le Tour de France nous apporta Jean « Biquet » Robic vainqueur de Fach' et de Brambilla en 47 et Louison Bobet battu par Bartali en 48, après avoir été longtemps maillot jaune, comme Jacques Marinelli, la perruche, par Coppi, l'année suivante. J'aurais voulu le porter sur un vélo de course de la marque Stella, mais en attendant, je n'avais le choix qu'entre une méchante bicyclette trop petite ou la bécane de curé. Je baissais la tête autant que je pouvais pour avoir l'air d'un coureur. J'asphyxiais dès le premier kilomètre sur ces routes collineuses, et je mettais pied-à-terre dans

la moindre côte. Alors que Marcel Cerdan knock-outait Tony Zale, Alex Jany nageait comme un dauphin, Marcel Hansenne et Alain Mimoun couraient comme des dératés, Ben Barek slalomait au Parc-des-Princes et Vignal derrière Marche gardait les buts, Grumellon était au Stade Rennais, Da Rui à Roubaix, moi... Moi, j'étais plus maigre qu'un chat nourri à la ficelle, un réchappé de Buchenwald, disait ma mère; si j'avais eu l'esprit bagarreur, je n'aurais pu dérouiller que des bambins, solution totalement incompatible avec mon esprit Cœur-Vaillant, mâtiné du Tintin du Crabe au Pincés d'Or, offert pour le septième Noël de mon existence. Mon frère et moi irons crier notre admiration aux coureurs du Tour de France, lors de l'étape contre la montre la Guerche-de-Bretagne - Angers, pour étrenner ma nouvelle bicyclette bleue quand j'aurai enfin l'âge d'en avoir une vraie avec dérailleur, bien que sans double-plateau ni guidon de course ni porte-bidon.

Tant que nous vivrons au Vieux Pavé, jusqu'en 1953, Thierry, Dominique, Catherine et moi partagerons la même grande chambre où nous accueillerons souvent les cousins Magneron et les amis de passage. Il y avait assez de lits pour loger tout le monde et l'ambiance, toujours ludique, de nos relations fut toujours fortifiante pour notre cohésion familiale. Nous passâmes nos vacances principalement en Vendée, à Saint-Jean-de-Monts ou à Challans, mais je ne saurai pas apprendre à nager dans l'Atlantique.

La Côte d'Azur était un rêve qui ne se matérialisera qu'en 1952, à Mandelieu, alors que l'Oncle André et sa femme Marie-Thérèse venaient de nous adjoindre deux cousins supplémentaires. Le dernier cousin, Jacques Chabiron, était le fils de Léo, le frère benjamin de maman. Le cercle de famille sera bouclé avec l'insertion de la cousine Marie-France, de Grenoble, fille adoptive de L'Oncle François Mathieu, qui avait perdu ses deux fils pendant la guerre. Cette smala se retrouvera aux vacances chaque année, jusqu'en 1962. On allait à Paris au moins une fois par an. En juillet 1948 nous partîmes pour la première fois tous ensemble, parents et enfants, avec les Bridel et leurs deux aînés, à Annecy; j'en garderai un

souvenir ébloui, comme des premiers chocolats suisses rapportés en douce de Genève. Les contrôles douaniers n'étaient pas une plaisanterie.

